

Emmanuelle Pagano sait faire fiction du plus fugace souvenir. Son œuvre gagne ainsi sa cohérence, évidente dans le recueil « Un renard à mains nues »

Atlas d'un imaginaire

XAVIER HOUSSIN

Ça a dû commencer par une bruine, un crachin. Un rideau fin de pluie, collant, qui vous fait la buée aux carreaux, oblige à essuyer sans arrêt les lunettes et recouvre les vêtements d'une pellicule froide. Un grain désagréable, tenace, insistant. Lorsque la vraie averse est arrivée, tout était déjà trempé. Les grosses gouttes plates claquaient sur le mouillé, faisant d'abord des ronds, frisant des vaguelettes. Le courant, devenu ruisseau, s'est glissé dans la moindre rigole, a englouti les anfractuosités. Et puis l'eau a monté. Haut, très haut. Au-delà des maisons, des toitures, des arbres. Chacun peut s'inventer comme il le veut l'histoire.

Maintenant, il a poussé partout de nouveaux paysages. Le déluge appartient au passé. « *Tout est comme toujours, écrit Emmanuelle Pagano, la seule vraie différence, c'est l'eau, la seule différence, c'est moi.* » Son *Un renard à mains nues*, qui vient de paraître, est comme écrit après le cataclysme. Une fois que le flot s'est retiré ou presque. Le limon qui en reste est fait de souvenirs.

Depuis *Pour être chez moi*, le roman-récit qu'elle avait publié il y a dix ans déjà

question dans *Un renard à main nues*. Ce septième livre d'Emmanuelle Pagano se présente comme un recueil de nouvelles



OLIVIER METZGER POUR « LE MONDE »

des heures dans un téléphone portable hors d'usage trouvé dans les ordures, deux cousines aux vies si séparées et qui

Sans oublier

Avant le génocide

Rwandaise réchappée du génocide tutsi où périt presque toute sa famille – elle-même s'était installée en France deux ans avant le début des massacres –, Scholastique Mukasonga a arpenté le territoire douloureux de la mémoire dans des récits, des nouvelles... C'est en romancière qu'elle revient sur les prémices de la tragédie dans un huis clos où seule la nature luxuriante semble préservée du poison qui s'immisce dans les âmes d'adolescentes bien nées. Filles de militaires, de diplomates ou d'hommes d'affaires, celles-ci ont été envoyées à Notre-Dame du Nil pour parfaire leur éducation. Perché sur les hauteurs escarpées de la crête Congo-Nil, loin des tentations de la ville, ce pensionnat tenu par des sœurs est soumis à la loi des quotas qui restreint à 10 % le nombre d'élèves tutsi admises. Parmi elles, il y a Virginia, qui fait la fierté d'une famille rompue aux humiliations, et la délurée Veronica. Face à elles, Gloriosa et ses sbires en jupe bleue. Imbues de leur supériorité ethnique, elles sont prêtes à tout pour éradiquer les *inyenzi* (« cafards »). Vexations, persécutions, compromission, rêves et désillusions, désir de fuite... D'une écriture âpre et tendue, *Notre-Dame du Nil* dépeint une société qui chemine inexorablement vers l'horreur, sous le regard impassible – « neutralité » oblige – des religieux belges et des professeurs français. Poignant et implacable. ■ Christine Rousseau

► *Notre-Dame du Nil*, de Scholastique Mukasonga, Gallimard, « Continent noir », 222 p., 17,90 €.



Un trio sans masque

Victor Hugo, vous connaissez? Pas celui-là, non, mais un homonyme plus contemporain, que l'on rencontre dans le second roman de Noémi Lefebvre. Ce Victor Hugo-là est un vieillard quasi aveugle de 93 ans, coincé dans son deux-pièces parisien aux bons soins de deux aides à domicile. avec qui il tue le temps.

sons, des tortures, des arbres. Chacun peut s'inventer comme il le veut l'histoire.

Maintenant, il a poussé partout de nouveaux paysages. Le déluge appartient au passé. « *Tout est comme toujours*, écrit Emmanuelle Pagano, *la seule vraie différence, c'est l'eau, la seule différence, c'est moi.* » Son *Renard à mains nues*, qui vient de paraître, est comme écrit après le cataclysme. Une fois que le flot s'est retiré ou presque. Le limon qui en reste est fait de souvenirs.

Depuis *Pour être chez moi*, le roman-récit qu'elle avait publié il y a dix ans déjà sous le nom d'Emma Schaak aux Editions du Rouergue, Emmanuelle Pagano fait son imaginaire des moindres scories du temps. Elle n'a rien oublié des peurs et des élans d'enfance, des révoltes adolescentes, des affrontements, des mises à l'écart où conduisent parfois les choix d'une jeune vie. Elle sait se rappeler aussi les bonheurs d'évidence, avançant à pas d'herbe dans une nature bruissante, agitée d'insectes, frémissante d'oiseaux. Ses émois et ses efforts sont gardés entiers dans son écriture. Et c'est presque un jeu de piste que l'on peut suivre de titre en titre. D'un précipité d'existence (*Le Tiroir à cheveux*, POL, 2005) à un texte qui s'enfonce profond dans le corps et le décor (*Les Adolescents troglodytes*, POL, 2007), ou à un autre encore d'insupportables silences (*Les Mains gamines*, POL, 2008).

« *Je m'arrête là, parce que j'ai besoin du lacet de l'ombre pour me souvenir, pleurnicher sur ma mémoire comme une vieille. La mémoire, il faut la laver et la remplir tous les jours* », lisait-on dans les premières pages des *Adolescents troglodytes*. De ce lac, le même, il est tout de suite

question dans *Un renard à main nues*. Ce septième livre d'Emmanuelle Pagano se présente comme un recueil de nouvelles, trente-quatre en tout. Quelques-unes ont déjà été publiées les années précédentes. « Le guide automatique » a été édité en 2008 par la Librairie Olympique, à Bordeaux, « La maison-message » est parue dans *Le Monde* en 2010 pour une série d'été...

Mais qu'on n'aille pas croire qu'il s'agit là d'une compilation de fragments écrits au hasard d'inspirations diverses, au cours de vagabondages de pensée ou de plages blanches de plus ample ambition. Ce ne sont vraiment pas des histoires d'à-côté. Ce volume, très particulier, se situe au mitan d'une œuvre dont il trace la carte, les reliefs et les courbes. Dessinant à pointe fine de petits bouts du monde qui s'attachent l'un à l'autre imperceptiblement. Tout Pagano est là, dans une grande unité. On traverse encore la nature sauvage, on rejoint les campagnes, on approche des villes. Friches industrielles et zones commerciales. Qui va-t-on rencontrer ? Une petite fille qui grandit près d'un arbre vieux de centaines d'années, une clocharde soliloquant

Dessiner à pointe fine de petits bouts du monde qui s'attachent l'un à l'autre imperceptiblement

des heures dans un téléphone portable hors d'usage trouvé dans les ordures, deux cousines aux vies si séparées et qui se ressemblent pourtant comme des sœurs jumelles, une naissance cachée, un bébé mort-né, des enfants qui font la corrida sur les voies d'autoroute, une blessée qui supplie qu'on lui rende sa douleur, une gamine qui étrangle à mains nues un renard pris au piège.

Les personnages d'Emmanuelle Pagano ne cessent de s'égarer. Ils cherchent la ligne de fuite, l'échappée supportable. D'une nouvelle à l'autre, on les retrouve, on les rattrape. Mais on reste en lisière de la déraison. Il faut un grand courage pour parvenir à rêver sa vie à ce point. S'arracher à la réalité injuste, à la souffrance physique, aux drames. Un des plus beaux textes de cet ensemble, « Les langues maternelles », déroule passé, présent et futur confondus, les pensées d'une aïeule prise dans des douleurs de couches. « *Ma petite-fille, dit cette femme, aura mes souvenirs comme j'ai ses avenir, pour tenir.* » Qu'est-ce donc qui se lègue, indépendamment du temps ? « *J'aurai une petite-fille dont le métier, les journées, les hivers, les étés, tout, sera d'écrire.* » Emmanuelle Pagano parle des livres, des traces de passage qu'on trouve dans les pages, de la mémoire des gens. Des routes qui se croisent, de l'eau qui recouvre le passé trop lointain. C'est envoûtant de calme et de douceur étranges. C'est beau. Si simplement. ■

UN RENARD À MAINS NUES, d'Emmanuelle Pagano, POL, 340 p., 19 €.

Extrait

« Le renard était gris, il faisait très froid cet hiver-là, son pelage était dense, avec de longs poils presque blancs au-dessus, une sorte de bourre épaisse et courte en dessous, bien plus sombre, une sorte d'ombre chaude. Il avait cessé de lutter quand je l'ai trouvé, il s'était enroulé dans sa queue étoffée par le froid comme pour dormir, mais il ne dormait pas, il mourait. (...)

Il a tenté de me mordre, mais si lentement que j'ai compris où il en était. Il était au bout de sa

peur, il n'avait plus rien à craindre, juste à attendre. Mais ce juste-là c'était horrible, je le tenais contre moi, je sentais les petits battements de son cœur. Je ne suis pas arrivée à desserrer le collet, il sciait mes gants, je ne voulais pas le délivrer, ce n'était plus la peine, je voulais utiliser le fil de métal pour en finir, mais pas moyen. J'ai retiré mes gants déchirés et je l'ai étranglé à mains nues et glacées. »

UN RENARD À MAINS NUES, « JUSTE UN PAPA », PAGE 309

► **Notre-Dame du Nil, de Scholastique Mukongga, Gallimard, « Continent noir », 222 p., 17,90 €.**

Un trio sans masque

Victor Hugo, vous connaissez ? Pas celui-là, non, mais un homonyme plus contemporain, que l'on rencontre dans le second roman de Noémi Lefebvre. Ce Victor Hugo-là est un vieillard quasi aveugle de 93 ans, coincé dans son deux-pièces parisien aux bons soins de deux aides à domicile, avec qui il tue le temps.

L'une, Mariama, est une mère de famille sénégalaise l'autre, une ancienne étudiante en sciences sociales en pleine panique amoureuse – et la narratrice de ce beau roman. Les clichés (pitié et grand amour) sont vite déboutés par la prose de Lefebvre, en lutte contre le beau style, qui remâche ses mots et ses pensées

dans des phrases désarticulées. Avec une énergie incomparable dans le désespoir comme dans l'humour, le quotidien de ce trio éclaire la complexité des liens humains, mais aussi les enjeux politiques et sociaux qui s'invitent dans le logis de cet ancien résistant déginglé, mémoire de l'histoire récente. ■ **Fabienne Dumontet**

► **L'État des sentiments à l'âge adulte, de Noémi Lefebvre, Verticales, 202 p., 19 €.**

Souvenirs en zigzag

Henri Raczymow signe avec ce très beau livre un texte en zigzag, qui relie des points du temps et de l'espace, « *un peu selon l'idée proustienne de la contingence entre le souvenir d'un certain lieu et le regret d'un certain moment* ». A Cabourg, il se rappelle que ses parents sortaient le soir et qu'il hurlait de terreur jusqu'à leur retour. Qu'à Trégastel, dans les Côtes-d'Armor, il n'a jamais croisé PPDA, mais quantité de « *lapins aux petits culs enfarinés, blancs comme des œufs montés en neige* ». Il se remémore ses premiers slows, évoque sa peur dès qu'il s'agit d'aller vers l'est – de nombreux membres de sa famille furent déportés en Pologne. Livre de souvenirs, forcément fragmentaire et largement solaire, *Points de chute* est aussi une réflexion sur l'écriture. Henri Raczymow écrit contre la machine à efface qu'est le temps, peut-être pour combler l'absence et la distance, « *comme on tente de combler un trou* ». ■

Emilie Granger

► **Points de chute, d'Henri Raczymow, Gallimard, « Haute Enfance », 128 p., 16,50 €**

